Pratiques médiévales de l'écrit documentaire

Laurent Morelle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/568>

DOI : 10.4000/ashp.568

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 368-371

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Laurent Morelle, « Pratiques médiévales de l'écrit documentaire », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 139 | 2008, mis en ligne le 05 janvier 2009, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/568> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.568>

PRATIQUES MÉDIÉVALES DE L'ÉCRIT DOCUMENTAIRE*

Directeur d'études : M. Laurent MORELLE

Programme de l'année 2006-2007 : I. *Les actes en forme de chirographe*. — II. *L'autel* (altare) dans les documents et pratiques diplomatiques (VII^e-XII^e s.).

I. *Les actes en forme de chirographe*

Il y a vingt ans, Michel Parisse faisait paraître dans *Archiv für Diplomatik* (t. 32, 1986, p. 546-567) d'importantes « Remarques sur les chirographes et les chartes-parties antérieures à 1120 et conservées en France ». C'est à sa suggestion que le dossier des chirographes a été rouvert, en limitant (provisoirement) l'enquête aux chartiers ecclésiastiques et en privilégiant la période antérieure au milieu du XIII^e siècle. Au Moyen Âge, le chirographe ou charte-partie est un acte établi en deux exemplaires (parfois davantage) de même teneur et normalement de même rédaction, sur une même feuille de parchemin, les deux exemplaires étant ensuite séparés et la découpe étant faite habituellement à travers une « devise » inscrite entre les deux rédactions ; cette *devise* ou *légende* est ordinairement le mot *cyrographum* dans les régions septentrionales, et une suite alphabétique de lettres dans le Sud, mais il y a abondance de solutions diverses (versets bibliques, invocations pieuses, monogrammes, voire dessins, etc.). Attesté à partir du IX^e siècle en Angleterre, le chirographe fait irruption sur le continent avant le milieu du X^e siècle, d'abord en Lotharingie (premier exemple en 931) ; on le repère en Poitou peu après l'an mil (Nouaillé) et sa diffusion est spectaculaire à partir du second tiers du XI^e siècle.

Après un tour d'horizon biblio- et historiographique, on s'est interrogé sur le terme *chirographum*, hérité de la diplomatie gréco-romaine, pour suivre son emploi dans les sources franques du haut Moyen Âge. Plusieurs textes du règne de Charles le Chauve ont été attentivement étudiés : pacte de Coulaines (843, éd. A. Boretius - V. Krause, *Capitularia regum*, II, 1897, n° 254) ; lettre du synode de Quierzy à Louis le Germanique (858, *ibid.*, n° 297) ; *libellus* contre l'archevêque Wenilon de Sens (859, éd. W. Hartmann, *MGH, Concilia*, III, 1984, n° 47B) à propos des serments échangés par Charles le Chauve et ses fidèles à Quierzy (858, *Capit. regum*, II, n° 269) ; confession écrite de la reine Teutberge au synode d'Aix-la-Chapelle (860, éd. W. Hartmann, *MGH, Concilia*, IV, n° 2, p. 9). Il en ressort que *chirographum* désigne l'écriture personnelle, voire la souscription manuelle, dans un contexte d'engagement solennel et parfois de contrat, pacte ou traité. Cette signification, fidèle à l'étymologie grecque du mot (« écrit par la main »), est très claire chez Nicolas I^{er} (863, éd. E. Perels, *Epist. Karol. Aevi*, IV, 1925, n° 18) et chez Hincmar de Reims (*De divortio Lotharii regis...*, éd. L. Böhringer, *MGH, Concilia*, IV suppl. I, p. 189) ; elle se nourrit du droit romain et

* L'arrivée tardive de ce résumé et du suivant n'a pas permis de les insérer à leur place dans cet *Annuaire*.

des références bibliques du terme (*Tob.*, surtout 4, 21-22 ; 5, 3 ; 16, 5 ; *Col.* 2, 14) qui lui fournissent surtout ses connotations de base (garantie, contrat, dette). Contrairement à ce qu'affirment ou suggèrent certaines traductions ou commentaires, le *chirographum* du ix^e siècle n'est donc pas encore un chirographe. Cette configuration n'est pas vraiment abolie à la fin du x^e s. : le *chirographum* que le futur archevêque de Reims Arnoul écrit et souscrit sur l'ordre du roi Hugues Capet (méfiant à juste titre) est en effet une promesse de fidélité à son seigneur (Richer de Reims, *Historiae*, éd. H. Hoffmann, *MGH, Scriptores*, Hanovre, 2000, IV, c. 29 et 60). Mais c'est aussi un *chirographum bipertitum* qu'a rédigé Arnoul, et donc l'exemple probable d'un « vrai » chirographe au sens technique du terme. On ne saurait dire si l'adjectif *bipertitum* vient alors expliciter le sens (nouveau) de *chirographum*, ou bien en caractériser une espèce particulière, mais tout se passe comme si l'usage traditionnel du mot était contaminé par une pratique diplomatique nouvelle le concernant, venue probablement d'outre-Manche. Cette pratique du chirographe parti pouvait aussi se prévaloir du livre de Tobie, mais dans la version de la *Vetus latina* – témoin de pratiques grecques (cf. Ada Grossi, dans *Studi medievali*, 44, 2003) – qui signale une division d'engagements écrits dans un contexte de prêt d'argent, et l'échange d'un *chirographum* ou d'une partie de *chirographum* entre prêteur et emprunteur. Progressivement, au cours du xi^e siècle, le mot *chirographum* semble désigner une charte-partie, mais sans jamais que son acception plus générale d'écrit souscrit ou les connotations déjà relevées disparaissent. Et, dans un contexte indiscutable de charte-partie, il arrive aussi que *chirographum* désigne plus précisément la « devise » du chirographe, notamment au xii^e siècle.

Après le mot, la chose. On est parti d'un riche cas particulier, celui du diplôme non daté du roi Henri I^{er} (1031-1060) entérinant un accord, d'avouerie sans le nom, conclu entre les chanoines de Sainte-Geneviève de Paris et un seigneur laïc, Theudon de La Ferté-Milon, au sujet de la *villa* de Marizy-Sainte-Geneviève. L'accord passé devant le roi a été consigné sous forme de chirographe et on dispose toujours des deux exemplaires de l'acte, aujourd'hui conservés aux Archives nationales et issus du même fonds génovéfain (S 1562B, n° 20 ; K 19, n° 9). Ce chirographe est peu commun : c'est le plus ancien chirographe royal, partant le plus ancien chirographe scellé ; les exemplaires superposés sont antipodiques (terme éloquent suggéré par J.-P. Esquirol en séminaire) par la partie inférieure ; la devise est fournie par les noms des trois saints tutélaires de la collégiale ; il a déjà attiré l'attention de maints spécialistes (entre autres, R. Giard, E. Poulle), mais une étude de fond manquait encore. S'agissant de la genèse de l'acte, il ressort de l'examen des traces matérielles et rédactionnelles laissées sur le document (mentions dorsales, mise en page, en texte, en ligne, en mot ; tracé des croix autographes ; encre) que les exemplaires furent validés (par la croix) et scellés après découpe, ce qui tend finalement à réduire la portée symbolique de la séparation des exemplaires dans l'accomplissement de l'acte juridique ; il y a même quelque raison d'envisager sérieusement que l'exemplaire de la série K a été copié à partir de l'exemplaire de la série S, après découpe du parchemin. Un tel scénario est sans doute plus acceptable pour des chirographes superposés antipodiques, que pour des chirographes juxtaposés (pour lesquels on dispose de quelques exemples de chirographes non séparés).

Ce « cas d'étude » a fourni la matière de maints prolongements, en donnant l'occasion de définir un vaste champ d'enquête dans plusieurs directions : évolution typo-

logique (concurrence et succession des types « superposé » et « juxtaposé » aux ^x^e et ^{xii}^e s. ; variantes antipodiques du type « superposé »), techniques de confection (rapports de filiation entre les deux exemplaires, moment de la découpe), limites et portée de la similitude des exemplaires, choix de la devise et monumentalisation graphique de son inscription, existence de traditions de *scriptorium* ou de chancellerie pour la répartition des exemplaires entre les partenaires, destination des exemplaires, relations de la « forme chirographe » avec la teneur des actes et le statut des partenaires, rôle du chirographe dans l'acculturation des laïcs à l'écrit référentiel et probatoire.

On a constaté par ailleurs sur plusieurs dossiers que l'heuristique du chirographe est délicate à établir : la plupart des chartes-parties n'annoncent pas qu'elles sont passées sous cette forme (surtout dans les chartriers du Nord de la France) ; à l'inverse, l'indication *cyrographum* ne suffit pas, dans la première moitié du ^x^e siècle en tout cas, à supposer l'existence d'une charte-partie. En l'absence d'original, on est donc réduit à compter sur la curiosité des cartularistes médiévaux ou des érudits d'Ancien Régime, ou bien encore à extrapoler à partir de corrélations entre l'adoption de la forme chirographaire et la nature des actions juridiques entérinées – les accords, *conventiones* et autres règlements contractuels sont naturellement propices à la confection de chirographe. Une recherche sur le « chirographe dans le chirographe », simplement engagée à partir de quelques exemples, s'avèrerait utile pour comprendre comment le chirographe était perçu par ceux qui le pratiquaient. Les lectures contemporaines ou postérieures des chirographes par les archivistes et cartularistes aident aussi à jauger les résonances de ces actes.

Ces questions ont suscité un vif écho parmi les auditeurs. Plusieurs d'entre eux se sont volontiers prêtés à un nouvel examen des chirographes de leurs corpus familiers. Michel Parisse, prenant pour base les originaux antérieurs à 1121 (base de l'Artem à Nancy), s'est intéressé à la manière dont les chirographes du ^x^e siècle parlent du système de la charte-partie et de ses vertus : un acte lorrain de 1019 évoque par ex. la restauration de la « ligne du chirographe » (*rejuncta linea cyrographi* : entendons la réunion des deux parties) comme protection en cas de contestation de l'accord consigné. Jean-Charles Bédague a analysé un curieux chirographe (1166) portant accord entre la collégiale et les bourgeois de Saint-Omer : les deux parties conservées ne coïncident pas, loin s'en faut, sans qu'on puisse raisonnablement envisager d'autre cause qu'une forte réaction d'un des parchemins aux conditions de conservation. Il a par ailleurs étudié les fac-similés de devises (remontant à 994) réalisés par dom De Witte, moine-archiviste de Saint-Bertin au ^{xviii}^e s., sur les originaux aujourd'hui perdus de son monastère. Marlène Hélias-Baron a présenté quelques chirographes cisterciens, superposés et antipodiques, issus des chartriers de Morimond (1168) et de La Ferté (1142). Dans chaque cas, les deux exemplaires sont conservés, mais présentent chacun un texte légèrement adapté à son destinataire. L'acte de 1142 porte une devise dont la complexité graphique confine à l'illisibilité, peut-être intentionnelle, tant que les deux parties ne sont pas réunies. Soline Kumaoka a attiré l'attention sur quelques chirographes de l'abbaye poitevine de Nouaillé, notamment sur celui de l'abbé Constantin (1004, 1007, ou 1013), dont les deux exemplaires, superposés mais non antipodiques, ne sont pas écrits par la même main. Claire Lamy s'est penchée sur la tradition

complexe d'un accord passé entre le prieuré de Chemillé (dépendant de Marmoutier) et l'abbaye Saint-Nicolas d'Angers (1116-1120). On en connaît deux rédactions, chacune sous forme de chirographe ; le scénario de cette élaboration reste mystérieux, tout comme l'attribution de chacune des pièces conservées à son destinataire. Thomas Roche a proposé un vaste panorama de la pratique du chirographe dans l'Angleterre depuis le XI^e siècle jusqu'au XVIII^e siècle, insistant sur les particularités nées de la procédure de la *Common law*. Chantal Senséby a fait un exposé d'ensemble sur la pratique du chirographe dans quelques grands fonds ligériens (Saint-Aubin d'Angers, Saint-Julien de Tours, Noyers), en analysant la désignation du document et les annonces de la forme chirographaire, plus fréquentes sur la Loire qu'au nord de la Seine. Tamiko Fujimoto, Zuzana Vengrínová et Marion Ville ont apporté l'éclairage d'actes de Saint-Étienne de Caen, de Saint-Denis et du Ronceray (Angers). Ces enquêtes devraient fournir la matière d'un ouvrage collectif sur le thème des chirographes.

Enfin, Jean-Luc Chassel (Paris X) nous a honorés de ses réflexions, gorgées d'exemples, sur la combinaison des modes de validation (dont le chirographe) dans les sociétés locales du XII^e et début XIII^e siècle. Le sceau se combine aisément au chirographe, et celui-ci à l'acte notarié, mais ces « formes mixtes » traduisent souvent des pouvoirs de légitimation concurrents ; des procédures et services nouveaux dont l'efficacité est reconnue des justiciables (les officialités par ex.) peuvent rapidement y mettre fin.

II. *L'autel (altare) dans les documents et pratiques diplomatiques (VII^e-XII^e s.)*

Le second thème mis au programme voulait associer deux aspects différents du terme « autel ». En tant qu'objet, l'autel joue un rôle dans les cérémonies diplomatiques depuis le très haut Moyen Âge. Les lois des Alamans (c. I) et des Bavarois (I, 1) prescrivent que les actes de donation aux églises sont déposés sur l'autel. On s'est intéressé à ces cérémonies (à relier au dépôt d'actes sur les tombeaux des saints), au statut parfois problématique de ces parchemins « de cérémonie » (s'agit-il toujours de l'original conservé ?), ainsi qu'aux remises d'objet symbolique (rameau, brindille, couteau, *donum*, etc.) sur l'autel. Plusieurs études récentes sur ce thème (A. Angenendt, H. Beyer, B.-M. Tock) ont été commentées en détail. On a ouvert quelques actes (Cluny, X^e s.) et analysé un corpus (Arrouaise, XII^e s.). Dans un second volet, on a tenté une mise au point sur l'« autel » en tant que portion de droits et revenus liée à la deserte de l'église, selon une terminologie qui surgit au dernier tiers du X^e siècle. Un état des lieux historiographique a été dressé sur le couple autel/église, sur les donations d'autels et les modalités complexes de leur cession (*sub personatu*, *sine personatu*, etc.). Le propos a été illustré par la lecture de passages de l'*Epistola XIV* d'Abbon de Fleury sur l'*altare* (*Patr. Lat.*, t. 139, col. 440-442) et par l'étude de plusieurs dossiers d'actes issus du chartrier de l'abbaye de Corbie.

Non loin de l'autel, Paul Bertand (IRHT) nous a fait l'amitié de nous entretenir de l'évolution des authentiques de reliques médiévales, soulignant comment les simples « étiquettes » du haut Moyen Âge se muent, au cours des XI^e-XIII^e siècles en véritables notices voire procès-verbaux d'actions liturgiques ponctuant la vie des reliques.